

Comme d'autres avant lui, Faye se couche de bonne heure, et lorsqu'il n'en profite pas pour peaufiner quelques nouveaux éloges de la fuite, il concocte de ces nouvelles, parfois à la limite du fantastique, qui plongent le lecteur dans des situations énigmatiques, à la frontière d'une autre dimension, jouant du temps et de l'attente, explorant les territoires de l'imaginaire, s'attachant aux quêtes informulées de héros qui deviennent les détectives de leur propre énigme.

Il y a dans ce nouveau recueil, teinté de Marcel Aymé et du peintre Magritte, un récit dont le narrateur, nouvelle silhouette teintée par les vertiges de la désertion, quelque part entre remords du passé et improbable éden, se laisse hypnotiser par les «entrepôts labyrinthiques» d'un bureau des objets perdus qui cache une activité propice à la poursuite des flash-backs et des fantômes, et s'attache, sous la dénomination de «bureau des jours perdus», à la recherche de ce que l'on croit égaré à jamais. En ce lieu où le spectre de Kafka semble traqué par un disciple du Docteur Mabuse, sont archivées les innombrables cassettes enregistrées par les caméras qui, un peu partout en ville, quadrillent les quartiers sous vidéosurveillance. À raison de mille francs la minute, n'importe qui peut visionner une scène de sa vie d'antan, voire, moyennant abonnement, la scruter autant de fois qu'il le désire, avec retours en arrière, arrêts sur l'image... Ce qui aurait été pain béni pour cet autre dénicheur de phases irréversibles qu'était le narrateur des Lumières fossiles, autre livre d'Éric Faye sur la mystérieuse dissipation d'une certaine Solange Brillat, évanouie sans laisser de traces.

N'est-ce pas ce même Faye, ou l'un de ses clones, qui, dans cette autre nouvelle qu'est « De l'extinction de la beauté », dépeint « un canard boiteux des Renseignements généraux » sommé d'enquêter sur un phénomène a priori incongru : le processus de dégradation de l'éclat des femmes... ?

Jean-Luc Douin | Monde des Livres

Dans ce quatrième recueil de nouvelles, l'écrivain continue d'interroger à sa façon la modernité, en suivant les lignes du fantastique.

La réflexion sur l'identité est au centre de chacun des textes de Faye et ces neuf nouvelles n'échappent pas aux obsessions de l'auteur. Les personnages sont confrontés ici à l'ailleurs qu'ils portent en eux. Inévitablement leur réel flanche. Ils se retrouvent seuls. Faye séduit à chaque fois, même si on aimerait qu'il oublie les conventions du fantastique pour nous emmener encore plus loin.

Benoît Broyart | Le Matricule des Anges, juin-août 2002.

La nouvelle est un genre délicat, qui peut s'avérer frustrant (pour le lecteur) et que certains s'imaginent réservé à des auteurs qui ne sauraient écrire un roman... C'est pourtant un exercice dans lequel Eric Faye excelle (l'on se souvient de son précédent recueil, *Les lumières Fossiles*, publié en 2000 par la même maison) et l'on ne saurait trop l'en féliciter. En dépit de parutions antérieures dans diverses publications, les nouvelles de ce recueil forment un tout homogène, ce qui ne peut être une coïncidence. Toutes semblent calquées sur une technique narrative bien rôdée : l'apparition graduée et insidieuse du fantastique dans un cadre routinier, une progression vers la folie d'un monde qui ne nous est jamais totalement étranger et que l'on aurait mis à l'envers comme un vêtement usé, pour mieux y déceler les fausses coutures, les irrégularités ou les dysfonctionnements. Cet univers quasi kafkaïen de bureaucrates, de petits employés ou de hauts fonctionnaires, d'êtres possédés par de troublantes poursuites, a pourtant quelque chose de familier...

B. Longre | Si'tartmag,

Eric Faye s'affirme décidément, de livre en livre, comme l'un des plus prometteurs des écrivains de la jeune génération. Il possède en effet cette qualité rare, qui distingue le littéraire du créateur : donner forme à des visions singulières, qui empruntent des voies d'apparence étrange pour saisir des bouts de réalité. · mesure que son ouvre s'étoffe, on voit ainsi se découvrir notre monde et ses contradictions, littéralement dénudés par cette écriture qui agit comme un bain révélateur. · sa façon, Eric Faye continue Kafka et Buzzati. Ses étonnantes fables ne doivent rien au fantastique, elles ne dérivent pas davantage vers quelque surréalité. Elles tiennent plutôt du conte philosophique, ou de la parabole. L'on n'y explore pas les circonvolutions de quelque paysage mental. Mais l'on s'y applique à former des hypothèses, à imaginer des basculements, à inventer des situations qui fonctionnent comme autant d'éclairages inédits.

(...)Pareils au Gregor Samsa de la *Métamorphose*, qui à son réveil un matin, transformé en vermine, avait eu la stupéfiante révélation de sa vérité, des personnages dans ces récits d'Eric Faye font l'expérience brutale de situations inouïes, à proprement parler bouleversantes, mais semblablement chargées de signification. Sans que rien n'ait bougé, qu'aucun événement ne se soit produit, sinon peut-être en eux-mêmes, ceux-ci se retrouvent soudain confrontés à des phénomènes étranges, sortes de cauchemars éveillés en lesquels des messages se donnent à lire, des questions refoulées viennent d'un coup à se poser

Au fil des pages, la chronique littéraire

Jean-Claude Lebrun | l'Humanité, 9 mai 2002.